

L'AMOUR QUI SAUVE.

Un violent battement de cœur causait René de la Tourelle quand il franchit le seuil de l'élegant hôtel de Mme des Verrières, rue de Prony.

On ne l'aurait pourtant pas cru facile à étonner, cet homme à la puissante carrure, à l'athlétique vigueur et dont le visage énergique et bronzé disait la force morale égale à la force physique.

Ce fut d'une voix mal assurée, dont il ne pouvait dominer le tremblement, qu'entrant dans un élégant salon, — jamais on n'aurait dit "une loge", en parlant d'une telle pièce, — il demanda au concierge si Mme des Verrières était chez elle.

— Certes, monsieur, répondit avec une courtoisie un peu hautaine un suisse à livrée verte et orange; c'est le "jour" de Mme la comtesse.

Et tout aussitôt, comme le visiteur se dirigeait vers le perron, un timbre sonna et deux valets de pied, à culottes courtes et bas de couleur tendre, apparurent tenant ouverte à deux battants la porte vitrée d'une vaste antichambre remplie de vases immenses et de gigantesques potiches d'où s'échappaient des plantes de serre.

René de la Tourelle hésita, surpris, le cerveau troublé par la capiteuse atmosphère de cette pièce d'entrée, l'esprit plus troublé encore de ce luxe inattendu.

Ce suisse, ces valets, cette élégance presque outrée, ce titre de comtesse donné à celle qu'il ne connaissait, depuis qu'elle était mariée, que sous le nom de Mme des Verrières, — et encore n'était-il pas bien sûr que ce nom s'écrivait en deux mots, — tout, jusqu'à l'aspect général de la maison, un petit palais de deux étages, flanqué de deux ailes, et qui émergeait d'un nid de verdure, tout lui semblait étrange et lui causait un étonnement douloureux.

Combien souvent, dans les lointains pays d'où il arrivait, il avait pensé à cette heure qui sonnaient enfin! Revoilà Gabrielle! Depuis cinq ans, c'était son constant désir, son espoir suprême, la force qui l'avait soutenu au milieu de ses longues explorations dans les pays inconnus du Thibet et de la Mongolie! Gabrielle, la première, l'unique passion de sa vie, alors qu'elle était encore Mlle de Lormel.

Il avait douze ans déjà quand elle naquit et que M. et Mme de Lormel, amis intimes de ses parents, la mirent dans ses bras, comme dans ceux d'un frère aîné.

— Aimer la bien, lui dirent-ils, et plus tard, quand nous ne serons plus là, protéger la!

Ah oui, il l'avait bien aimée, cette enfant mignonne, toute de grâce et de charme angélique! Elle avait grandi sous ses yeux, à ses côtés, et, adoléscent, il lui avait donné ses premières leçons, qu'elle payait en tendresse. Gabrielle absorbait sa vie au point de l'avoir défendu contre les habitudes entraînantes de la jeunesse. Et, peu à peu, elle s'était faite jeune fille, tandis que lui devenait un homme; le bouton printanier s'était transformé en une fleur radieuse de beauté, et un jour vint où René, qui touchait à sa trentième année, s'aperçut qu'il n'aimait plus Gabrielle comme un frère.

Pourquoi donc ne l'épouserait-il pas? Elle était orpheline, il avait promis de la protéger. Dès lors, il n'hésita plus que de ce côté, sans oser l'exprimer encore. Il attendait qu'elle eût vingt ans.

Il passa ces deux années près d'elle, dans une exquise grisaille de félicité, voyant ou croyant voir l'amour naître et se développer dans le cœur ingénu de Gabrielle.

Tout à coup, à propos d'une vétille, d'un rien, une petite discussion s'éleva entre eux. Il ne s'agissait que d'une observation qu'il se croyait en droit de faire, qu'il fit trop vivement, et qui fut prise avec une susceptibilité exagérée. Mais ce n'était, en somme, qu'une querelle d'amoureux, et il était présumable qu'on allait la calmer, qu'il suffirait d'un baiser pour en effacer jusqu'au souvenir.

Et il en aurait été ainsi, certainement, sans une tante accariâtre et maussade, qui gardait la jeune fille depuis la mort de ses parents.

Elle n'aimait pas René et soupçonnait ses projets qui contrariaient ceux qu'elle avait elle-même formés, elle attisa le feu qu'on souffla aurait éteint et en fit un incendie. L'imperceptible nausée grossit et se transforma en tempête. L'amour propre s'en mêla, on vit aux lettres aigres et blessantes. Et comme

un jour René, assis à son bureau, avec ce malentendu croissant, se présentait prêt à toutes les excuses comme à tous les pardons, il trouva porte close.

Gabrielle et sa tante étaient parties pour un long voyage, — sans même lui laisser leur adresse.

Alors, éperdu, affolé, devant la ruine subite de bonheur si longtemps rêvé, René partit aussi, n'ayant pas d'autre but que de promener sa douleur, courant les mers, les pays ignorés, au milieu de mille dangers, se faisant peu à peu un nom parmi les explorateurs, sans que la gloire pût adoucir le deuil inconsolable de son cœur.

De Gabrielle, plus une nouvelle. Deux fois seulement, et en deux années, il eut par des voies indirectes qu'elle vivait. Une lettre d'un ami lui apprit qu'elle épousait M. des Verrières, un des hommes marquants du monde élégant, très riche et le paraissant, — le rêve de la tante, — dix-huit mois plus tard une autre lettre annonçait un mariage inattendu. M. des Verrières s'était tué dans une course de chevaux en voulant franchir un obstacle.

Aujourd'hui, à peine rentré à Paris, René avait été pris d'un désir fou de revoir celle dont l'image ne l'avait pas quitté.

Il s'imaginait remplir simplement un devoir vis-à-vis de celle qu'il avait jadis promise de protéger; à la vérité, il adorait toujours Gabrielle, la Gabrielle de sa jeunesse, la fleur gracieuse et pure qu'il avait vue naître!

An risque d'un mauvais accueil, il vint frapper à sa porte, et ce valeureux que nul péril n'avait jamais fait sourcilier tremblait comme un enfant, tandis que deux valets le précédèrent pour l'introduire auprès de celle qu'un jour de sa naissance il avait reçue dans ses bras.

Il traversa plusieurs salons luxueux.

A mesure qu'il avançait, il percevait un murmure confus que dominaient les accords d'un piano et une voix de femme; puis, juste comme il passait sous la portière relevée par les valets, un immense éclat de rire et des cris répétés: "Bis!... bis!..." saluèrent la fin du morceau.

René d'un coup d'œil embrassa l'assistance, — huit ou dix femmes en toilette élégante, trop élégante, — une douzaine d'hommes qui, sauf la couleur des cheveux, blonds, bruns, gris chez plusieurs, se ressemblaient comme des exemplaires différents d'un même mannequin, avec les mêmes vêtements de coupe irréprochable, la même fleur à la boutonnière, le même lorgnon dans l'œil.

Trois d'entre eux fumaient des cigarettes orientales; deux des femmes, assises sur un divan, fumaient comme eux.

Personne ne prit garde à l'entrée du nouveau venu.

— Encore! encore! s'écriaient les voix des assistants.

Deux accords vigoureux plaqués sur le piano imposèrent silence, et la chanteuse recommença:

C'était l'aut' jour en revenant D'la foir aux palis d'épices...

René regarda la chanteuse et reconnut Gabrielle.

— Vous doutez de moi? — Oui, dit-il d'une voix étrange.

— Je vous comprends et je ne vous en veux pas... Mais réservez votre sentence... Revenez demain... Seule à seule, je vous dirai...

— Soit, dit René, je reviendrai demain!

Et, saluant, il se retira sans rentrer dans les salons.

Il se rendit le soir au Cercle, dont il n'avait jamais cessé de faire partie. Il y fut reçu joyeusement. Mais il demeura sombre et absorbé.

— Les voyages ne vous ont pas égayé! fit quelqu'un.

— Je suis très fatigué, et je vous prie de m'excuser, répondit-il... Et ce que Maurevas ne vient plus ici!

— Si fait!... C'est notre gazette vivante!... C'est par lui que nous connaissons les dessous et les dessous de Paris!

— Je vais l'attendre. Maurevas vint; après les premiers épanchements, René le prit à l'écart.

— Êtes-vous toujours mon ami dit-il.

— Plus que jamais, cher revenant!

— Jurez-moi de me dire la vérité!

— La vérité, toute la vérité et rien que la vérité!

— Qu'est-ce que c'est que Mme des Verrières?

— Une femme charmante!

— Après?

— Son mari, un vivant sans aucune délicatesse, l'a "lançé".... Il est mort.... Elle continue.

— Dans quel monde vit-elle?

— A la limite extrême qui sépare la fin du monde vrai et le commencement du demi-monde.

— Est-elle riche?

— Son mari ne lui a pas laissé un sou.... Et, même, il avait des dettes.... Elle a commencé par dévorer ce qui lui appartenait en propre.

— Et à présent?

— Elle imite son mari: elle fait des dettes.... Vous vous intéressez à elle?

— Un ami à moi s'y intéresse beaucoup.

— Eh bien! mon cher, dites à votre ami que quand une maison brûle, il y reste des locataires, on se dépêche de mettre l'échelle de sauvetage.... Il est temps de l'apporter si on veut sauver la locataire de la rue de Prony.... Vous m'entendez?

— Mais est-il encore temps?

— J'en jurerais.... Si l'été n'était plus temps, Mme des Verrières n'aurait pas de dettes.

— Je vous remercie, dit René.

IV

Quand il se présenta le lendemain chez Gabrielle, elle le reçut grave et triste. Par une délicatesse dont il lui fut gré, elle était mise avec une extrême simplicité. N'essant été ses cheveux dont la teinte fastueuse ne pouvait disparaître en un seul jour, René retrouvait celle qu'il avait tant aimée.

— Ne me dites rien, mon ami, fit-elle, avant de m'avoir laissé vous faire ma confession complète et sincère.... Je mérite vos soupçons, je le sais; toutes les apparences sont contre moi.... Mais par nos vingt années d'affection maternelle, je vous jure que je mérite encore, que je n'ai jamais cessé de mériter votre estime.

— Je vous crois, déclara René ému de l'accent de sincérité de la jeune femme.

— Vous êtes bon et je vous remercie! reprit celle-ci en lui serrant la main.... Voilà la première parole vraiment douce que j'entends depuis bien longtemps!

— Ecoutez.... Jeune fille, j'ai aimé profondément, immensément, de toute la force de mon cœur intact. J'ai vécu d'une espérance qui a abouti à la plus cruelle déception, au plus amer chagrin. J'ai compris un jour que je n'étais pas aimé, du moins comme je le souhaitais, de celui que j'aimais.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit alors vos peines? interrompit René; j'aurais pu peut-être.

— A vous moins qu'à tout autre j'aurais confié ma douleur.... D'ailleurs, comment l'aurais-je fait?... Vous étiez parti.

— Rappelez-vous vous-même dans quelles circonstances je me suis éloigné; à la suite d'une querelle insignifiante, vous m'avez quitté sans un adieu, sans un mot.

— Qui vous dit qu'on n'a pas arrêté ce mot sur mes lèvres, qu'on ne m'a pas empêché de vous envoyer non un adieu, mais un rappel?... Quelqu'un avait d'autres projets sur moi.... Alors quand j'ai senti que je n'étais pas aimé, quand je n'ai plus eu d'espoir, je suis devenue comme une feuille.... Je m'étais juré de ne pas me marier.... Hélas! on m'a entouré, circonvenu, forcé presque.... Et j'ai été, inconsciemment.... Tout avait fini par me devenir si indifférent! Mon mariage a été ce qu'il pou-

rait être dans de pareilles conditions: une association de deux êtres heureusement n'aurait pu être, de ce qui n'était pas.... Il y aurait eu de quoi mourir si j'avais été entouré d'un tourbillon de plaisirs qui révoltaient mon goût et qui, cependant, m'entraînaient!.... C'est pour m'étourdir que je me suis laissé aller!

René regardait tendrement la jeune femme: après avoir été sur le point de la mépriser peut-être il la plaignait maintenant.

— Sur l'honneur, voilà, dit-elle, la vérité!

— Pauvre amie!

— Mon mari mort, j'avais pris l'appétit malade de cette vie factice, et je l'ai continué.... Vous en avez vu un incident.... Mais il faut que vous le sachiez, René: cette vie m'est un horreur! Elle me fait honte! Et je déteste ces hommes sans intelligence, ces femmes sans délicatesse, au milieu desquels je traîne mon inconcevable peine!.... Car j'aime toujours!

Et, en disant ces derniers mots Gabrielle redressa son front, qu'elle avait courbé en faisant le récit de son existence; un éclair passa dans ses yeux.

— Oui, j'aime toujours, j'aime plus que jamais!.... Alors, plus je souffre, plus je me plonge dans cette ivresse de frivolité, de luxe, de jouissances stupides et fausses qui m'obscurcit le souvenir, comme un malheureux se grisait de vin frelaté pour ne plus penser!.... Voilà où j'en suis, mon ami!

— Pourquoi ne vous remariez-vous pas?

— Jamais!.... Il n'y avait, il n'y a au monde qu'un homme à qui je voudrais donner ma vie! Il n'a pas voulu de moi autrefois; il en voudrait encore moins aujourd'hui!

— Me devinez-vous pas où vous allez?

— Je le sais: au déshonneur, à la folie.... ou au suicide!

V

Il y eut, sur ces paroles d'amour désespéré, un moment de silence; René, attristé, reprit:

— Et pourtant, Gabrielle, si je vous disais qu'il existe un homme qui lui aussi vous aime comme vous dites aimer, un homme dont vous avez, sans un instant d'arrêt, rempli la pensée, et que cet homme est prêt à vous crier: "Même si vous ne m'aimez pas, laissez-moi vous sauver, moi qui vous connais depuis que vous êtes au monde et qui n'ai jamais cessé de vous adorer!"

— Que m'apprenez-vous, René?.... Celui qui me connaît depuis que je suis au monde?... Mais c'est vous même!

— Oui, moi!.... Moi qui vous ai fui, désespéré de votre silence.... Moi dont la vie était toujours servie du bonheur si longtemps caressé!

— O René, s'écria Gabrielle éperdue, ne dites plus rien, ne parlez plus!.... J'aurais peur de me réveiller de ce nouveau réveil.... Vous m'aimiez!.... Mais vous n'avez donc pas encore compris?... Celui que, jeune fille, mon cœur appelait, c'était vous!.... Celui dont le départ a brisé mon cœur, c'était vous!.... Celui que, malgré tout, même sans espérance, même sans droit, je n'ai jamais pu oublier, c'était vous!.... Vous le comprenez maintenant: c'est l'amour même, l'amour déçu, qui m'entraînait à ma perte!

— Et ce sera, chère femme, répondit René en la prenant dans ses bras, l'amour sauveur qui va ouvrir devant toi une nouvelle voie de paix, d'honnêteté et de bonheur!

Le duel en Allemagne.

Le ministre prussien de la guerre a répondu au mémoire que lui avait adressé le groupe des étudiants des universités allemandes, qui considèrent le duel comme obligatoire dans les affaires d'honneur. Ces étudiants étaient désireux de voir intervenir un arrangement d'après lequel le duel entre officiers et étudiants aurait lieu au sabre plutôt qu'au pistolet.

Le ministre de la guerre convient que l'attitude prise par les étudiants accusés de façon générale une tendance à éviter autant que possible les affaires avec les officiers, le ministre déclare que l'on est, dans l'armée, également désireux d'éviter les affaires d'honneur avec les étudiants.

ment féroces retentirent, des centaines de points rouges flamboyèrent dans l'obscurité, comme des flammes d'enfer.

— Malheur à vous! petits "barines", dit Pakhom, les loups nous pourrissent et je n'ai ni faim ni bâton.... Je vais leur jeter en pâture le cochon de lait que votre père m'a dit de rapporter de la ville.

Aussitôt dit, aussitôt fait, mais les loups ne faisaient aucune attention au porc et s'élançèrent avec une nouvelle furie à la poursuite du traîneau. Les chevaux écumés, éperdus, se bousculaient et menaçaient à tout instant de rouler dans la neige avec leur fardeau.

— Ah! cria Pakhom, je sais ce qu'ils veulent, les loups; il leur faut de la chair humaine.... Embraquez-moi, mes enfants, faites sur moi le signe de la croix de vos petites mains innocentes.... Et que Dieu vous garde!....

Puis, malgré les cris des petits, Pakhom s'élança de l'arrière du traîneau au milieu de la troupe de loups dont le souffle brûlant touchait déjà les voyageurs, et dont les crocs grésillaient dans leur impatience de dépecer leur proie.

— Un quart d'heure plus tard, la troupe s'arrêta devant le porren de la maison seigneuriale. Le frère et la sœur, plus morts que vivs, racontèrent l'héroïque sacrifice de l'akhom.

Immédiatement des moujiks, armés de fusils et de fourches, s'élançèrent à la recherche du corps du dévoué serviteur.

Le vent était tombé, la lune resplendissait et à quelques mètres d'eux, sur la plaine étincelante, ils reconstruisaient Pakhom qui marchait tranquillement dans la direction de la maison.

Il raconta que lorsqu'il avait sauté du traîneau les loups s'étaient jetés sur lui, mais qu'au moment où leurs crocs s'enfonçaient dans ses chairs, subitement ils avaient lâché prise et avaient disparu, comme par enchantement, le "bouran" étant tombé. Lui-même s'était senti alléger, qu'il semblait que des ailes lui avaient poussé.

Et, en effet, une lumière surnaturelle jaillissait de ses yeux, et sa tête paraissait environnée d'une chaude auréole.

Pakhom vécut encore longtemps, toujours dévoué et compatissant. Qui saura compter les vies d'hommes qu'il a sauvées, les malheureux qu'il a secourus, bien que toujours pauvre lui-même!

Le jeune "barine" et sa sœur firent les seigneurs les plus aimés de la contrée. Ils se seraient volontiers laissés tuer plutôt que de pressurer les gens qui travaillaient pour eux, et, en souvenir du sacrifice de Pakhom, ils s'affranchirent leurs serfs avant même que notre petit père le tsar nous ait tous délivrés.

— Et toi, Niania, lui demandait-elle, quand elle fut terminée son récit, tu aurais fait comme Pakhom, n'est-ce pas?

— Mais, mon petit pigeon, répondit elle gravement, que ne ferais-je pas pour mériter que le bon Ange me jette, la veille de Noël, une graine de bonté!

Bouteilles et pantoufles en papier.

On a déjà fait beaucoup d'objets en papier; en voici deux nouveaux dont on ne pouvait guère prévoir l'invention. D'après le "Paper Trade Journal", une usine de Springfield (Etat-Unis d'Amérique) fabrique des bouteilles en papier destinées à contenir du lait; ces bouteilles sont d'une parfaite étanchéité et leur prix de revient est assez minime pour qu'on puisse les jeter lorsqu'on s'en est servi une seule fois. D'un autre côté, nous apprenons qu'une usine de Dessau vient de lancer sur le marché des pantoufles en papier. Le prix en est également très bas, et ce point que les hôteliers peuvent en mettre tous les jours de nouvelles à la disposition de leurs voyageurs. Etant donnée l'imperméabilité à l'air du papier, ces pantoufles doivent être très chaudes.

Les panthères en Kabylie.

La présence de nombreuses panthères ayant été signalées en Kabylie, le comité d'hivernage d'Alger a décidé de provoquer une grande excursion de chasse pour aller traquer les fauves.

PENSEES.

C'est tout le monde qui fait l'histoire, et nous avons tous, pour notre part infime, le devoir de la faire belle, ou de l'empêcher d'être trop hideuse.

Un certain optimisme n'est qu'une forme ou une condition même du courage et de l'activité.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Les garanties offertes par Castro.

Washington, 24 janvier.—Il y a un échange actif de communications entre l'Angleterre et le Venezuela représenté par M. Bowen, un sujet de la proposition de ce dernier de lever le blocus comme condition préalable à de nouvelles négociations.

Le gouvernement britannique montre un esprit amical dans cette question, et on a l'espoir d'une solution satisfaisante si l'Allemagne peut être induite à accepter l'entente à laquelle sont sur le point d'arriver l'ambassadeur Herbert et le ministre Bowen.

Cependant, le gouvernement allemand n'a pas répondu jusqu'ici à la proposition de M. Bowen, et ce la cause des commentateurs désagréables à Washington.

On apprend que les garanties offertes par M. Bowen sont regardées par le gouvernement américain comme éminemment raisonnables et suffisantes. Elles comprennent l'offre du président Castro de remettre toutes les données véénéziennes aux alliés pour la perception de leurs indemnités, et il les autorise à installer un fonctionnaire dans chaque douane de Venezuela pour veiller à ce qu'ils obtiennent leur juste proportion des recettes.

Collision entre deux trains.

Omaha, Nebraska, 24 janvier.—Le train de voyageurs numéro 3 de l'Union Pacific, parti d'Omaha hier à quatre heures, a été jeté sur un train de glace à Goshawk, Nebraska, vers minuit.

Les deux trains ont été fortement endommagés.

Le chauffeur L. Dotson, du train de voyageurs, a été tué, et son père W. L. Dotson, de North Platte, qui voyageait dans le train, a reçu une légère blessure.

Les autres employés se sont sauvés en sautant des machines. Les voyageurs ont été fortement secourus.

Condamné.

Mobile, Alabama, 24 janvier.—Gilbert R. Jarvis a été condamné aujourd'hui de mort au second degré et condamné à trente-cinq ans de pénitencier.

Le 30 septembre dernier Jarvis a tué Harry R. Reard, un jeune blanc de Mobile.

Inquiétude à la Jamaïque.

Kingston, Jamaïque, 24 janvier.—Les planteurs de la Jamaïque s'alarment à la perspective de l'adoption du traité de réciprocité entre Cuba et les Etats-Unis et ils proposent de nouveau fortement le gouvernement de la colonie de prendre des mesures pour négocier un nouveau traité de réciprocité avec les Etats-Unis.

Dans une lettre aux journaux un des plus importants planteurs dit que sans un traité de réciprocité "il est impossible de lutter contre les Cubains avec le nouvel état de choses en Amérique, qui est notre meilleur marché".

Nouveau don de Carnegie.

Londres, 24 janvier.—Des dépêches d'Edimbourg annoncent qu'un pourcentage de son plan d'éducation pour l'Ecosse Andrew Carnegie a décidé d'établir un fonds pour les recherches scientifiques.

Une somme de £60,000 sera consacrée à cette œuvre.

Satisfaction au Pérou.

Lima, Pérou, 24 janvier.—La nouvelle de la signature du traité entre les Etats-Unis et la Colombie pour l'achèvement du canal de Panama a causé une grande satisfaction à Lima.

Départ du prince de la couronne d'Allemagne.

St-Petersbourg, 24 janvier.—Le prince de la couronne d'Allemagne, Frédéric Guillaume, a fait ses adieux au Tsar à la Tzarine aujourd'hui et il est parti pour Novgorod.

Le Sultan de Jelo à l'exposition de St-Louis.

Manille, Philippines, 24 janvier.—Le sultan de Jelo a annoncé l'intention de visiter l'exposition de St-Louis.

Le 19 janvier on avait annoncé par erreur que ce sultan avait succombé au choléra. C'est un frère qui est mort à cette époque.